

Témoignage de Frère Juan Oliver

« Il faut proposer des alternatives aux jeunes »



L'évêque Frère Juan Tomás Oliver Climent OFM est né en 1951 à Carcaixent, dans les environs de Valence en Espagne. Il est ordonné prêtre franciscain en 1975 puis évêque en 2004, en tant que coadjuteur avec droit de succession dans le vicariat apostolique de Requena au Pérou. Auparavant, il était provincial de la province franciscaine d'Aragon, de Valence et des Baléares. Le 31 juillet 2005, il a repris le vicariat de son prédécesseur. Il est appelé affectueusement "hermano Juan" (frère Juan) par la population. Depuis deux ans, il est également le prêtre de la cathédrale. Cette fonction le remplit de satisfaction; il est en effet convaincu qu'on ne peut être évêque qu'en étant un pasteur.

Vous êtes évêque de Requena depuis 13 ans. Comment voyez-vous les gens de votre vicariat ?

Les changements s'accroissent de jour en jour, un peu comme partout dans le monde où circulent les informations. J'ai vu se développer ce peuple, physiquement et dans leur vie de tous jours. Je ne veux pas juger et dire que l'évolution va vers le meilleur ou vers le pire. C'est une évolution que l'on voit dans beaucoup de pays. Le monde des jeunes surtout ressemble beaucoup à celui d'autres jeunes en d'autres lieux de cette terre. Nous nous trouvons donc devant des enjeux et des défis d'une grande ampleur, en tant qu'Eglise et par rapport à la mission.

Pouvez-vous donner un exemple de ces défis ?

Sous l'influence des nouvelles technologies, des moyens de communication qui sont partout, aussi à l'école, les jeunes vivent dans un changement culturel et social qui signifie une vraie révolution dans leur vie. Il se produit un changement de mentalité et il intervient dans le processus de foi et d'évangélisation,

sans doute comme cela intervient également chez la jeunesse en Europe et dans d'autres pays. Cette évolution éloigne les jeunes d'une démarche de foi, de tout ce que nous faisons en tant qu'Eglise et elle rend plus difficile tout ce qui est en rapport avec l'éducation religieuse. Nous avons beaucoup d'exemples de cette évolution ici. Peut-être faut-il mettre cette évolution aussi en lien avec le fait que le peuple de cette région n'a pas de religiosité chrétienne traditionnelle, populaire, forte et enracinée. C'est un peuple encore jeune. En regardant leurs parents, les jeunes se rendent bien compte du changement social en cours, qui s'exprime par exemple dans la façon de s'habiller ou au travail.

Ce changement se ressent aussi très fortement en Eglise et dans le travail d'évangélisation. Comment devons-nous concevoir notre travail d'évangélisation ? Qu'est-ce que nous pouvons leur offrir dans ce contexte ? Comment pouvons-nous les accompagner ? La convocation du Synode sur la jeunesse pour 2018 par le pape François va sans doute nous aider dans notre travail. Nous n'avons jamais abandonné la catéchèse et le travail avec les jeunes. Ils étaient toujours prioritaires chez nous. Nous maintenons la catéchèse dans les écoles et nous cherchons et explorons de nouveaux lieux et espaces d'évangélisation. Nous veillons également à ce que la formation reste solide et de bonne qualité. Nous tentons d'écouter les jeunes et de préparer des pistes de réponses aux questions et inquiétudes qu'ils affrontent. Et nous nous faisons aider dans beaucoup de domaines par eux, car ce qu'ils nous demandent, à nous en Eglise, constitue ce que l'Eglise du futur doit vraiment être.

Est-ce que l'école a une position spéciale dans ce Vicariat en comparaison avec d'autres diocèses du pays ?

En lien avec l'histoire de la mission dans le Vicariat de Requena, le travail de formation a toujours été fait main dans la main avec le travail d'évangélisation, comprenant aussi la préparation aux sacrements, etc. Avec les premiers Franciscains sont arrivées parallèlement la chapelle et l'école en 1904. Ce système a été maintenu dans le temps. Il y a eu, bien sûr, une évolution permanente. Ne serait-ce que pour suivre l'évolution démographique : de 90 ou 100 habitants au début à 30'000 aujourd'hui. C'est dans notre école, dans ce bâtiment tellement imposant de la ville, qu'est née la culture de Requena. C'est ici que les premiers enseignants de la forêt vierge ont été formés pour le service dans les communautés rurales.

C'est un peu une question d'honneur de disposer de ce centre de culture pour toute la région et la forêt vierge. L'Eglise maintient plusieurs centres scolaires dans toute la région qui offrent tous les niveaux et spécialités de la formation scolaire, du primaire au supérieur, ainsi que la formation professionnelle. Nous maintenons tous ces centres, malgré les difficultés – nous sommes très peu de personnes – parce que cela nous permet d'être présents dans le monde des jeunes, en les formant et en maintenant une certaine forme d'évangélisation auprès d'eux.

Nous investissons beaucoup de forces dans la catéchèse avec les enfants qui, bien entendu, proviennent des différentes écoles. Certains enfants suivent l'enseignement catéchétique d'autres confessions. Et puis, il y a les enfants dont les familles se sont éloignées de l'Eglise. En ville de Requena, il y a environ 1'000 enfants qui suivent la catéchèse. C'est énorme et dans un certain sens, cela dépasse nos capacités ! Mais nous avons beaucoup de catéchistes, des personnes adultes et de jeunes catéchistes encore en formation. Nous faisons ce que nous pouvons ! Pour atteindre toutes les personnes, nous avons créé au sein de la même paroisse, il y a un certain temps déjà, les « chapelles » et groupes dans les différents quartiers de la ville.

Quelle est la situation dans les villages plus petits, parfois très éloignés et coupés de la communication dont les gens disposent en ville ?

La télévision est présente à peu près partout dans le Vicariat. Beaucoup de jeunes quittent leurs villages à un certain moment, parfois avant la fin du niveau secondaire ou juste à la fin de la scolarité obligatoire. Et parfois pour suivre le niveau secondaire ailleurs, parce qu'il n'est pas enseigné dans tous les villages. Il

faut dire aussi que l'enseignement primaire est très déficient ! Très souvent, un seul enseignant a la charge des six niveaux du primaire. Personne ne peut répondre à cette exigence, qu'on ait 2 ou 16 élèves du même niveau ! Beaucoup de familles déménagent donc de leurs villages dans les capitales de district, par exemple à Flor de Punga. Si l'on ne va pas à Iquitos ou Pucallpa, voire à Lima, il n'y a que peu de possibilités de se former correctement ou d'étudier. Lors des rencontres au niveau du Vicariat, tout le monde dit la même chose: il n'y a pas de jeunes dans les villages! Des enfants et des adolescents, oui; mais pas de jeunes. Peu reviennent au village. Ceux qui n'ont pas trouvé de débouchées ou qui ont eu d'autres problèmes ailleurs reviennent. Ou alors ils reviennent à l'arrivée des enfants.

Quelles sont les questions que les jeunes se posent ?

Sur le plan personnel, ils parlent souvent du manque d'affection au sein de leur famille, de leurs inquiétudes par rapport à l'avenir où ils ne voient pas clair du tout. J'étais récemment avec un groupe de jeunes qui terminent une formation technologique de trois ans. Je me suis retrouvé devant ce groupe dans lequel il y avait une grande pauvreté et presque pas de communication ou de réflexion propre. C'était tellement difficile de les faire parler. Mais ils me disaient combien ils ressentent que la société les emmène dans ce courant général de consommation et de matérialisme. Ils me parlaient de leurs vies dominées par les fêtes, l'amour, de leur désintérêt pour les autres, de la perte du sens communautaire. C'est ce qu'ils disaient et ce que j'arrivais à percevoir. Il faut leur proposer des alternatives, leur demander de faire des propositions.

[...] Nous ne pouvons pas éradiquer, nous, la pauvreté. Mais nous pouvons faire avancer le plus grand changement qui doit absolument intervenir : notre façon personnelle de vivre. Il faut que nous nous approchions du pauvre, vraiment, et que nous nous laissions interpellé par les situations de misère dans laquelle se trouve plus de 50% de notre population. Quand je parle aux gens de ces questions-là, j'arrive à déclencher quelque chose. Mais c'est difficile : nous nous laissons emporter dans une façon de vivre qui rend la situation encore pire. La différence de niveau de vie entre une partie de la population et l'autre devient de plus en plus grande. [...] Nous sommes appelés à dénoncer cette réalité-là. C'est notre peuple qui se trouve dans cette souffrance-là. Nous ne pouvons pas rester insensibles à la façon dont vivent ces personnes dans notre entourage. Nous sommes donc à l'écoute des questions et des problèmes, et en même temps, nous lançons des appels pour changer la situation. Nous devons entendre leurs manques, leur manque d'affection, tous leurs désirs non satisfaits. Ils sont démunis par rapport aux buts à atteindre, ne voient pas d'avenir. Les jeunes se rendent compte que leurs parents ne peuvent pas leur fournir les moyens financiers pour les études. Et il n'y a pas de travail pour eux. Ils traînent alors dans les rues pour faire passer le temps.

Comment conciliez-vous les deux tâches que vous assumez depuis deux ans : vous êtes l'évêque de Requena et en même temps curé de la cathédrale après le décès de votre confrère qui n'a pas pu être remplacé ?

Je le vis bien. On a peut-être parfois l'impression que je suis plus curé de paroisse qu'évêque. Mais curieusement je n'ai jamais été curé de paroisse non plus dans ma vie ! J'ai consacré 30 ans de ma vie à la formation des jeunes franciscains, novices, postulants, etc. Et j'ai accompagné les Frères de ma Province. J'ai donc dû tout apprendre sur le tas. Mais dans le fonds, je crois qu'ici, on ne peut pas être évêque autrement que ce que je fais. On ne peut pas être tout le temps en train de voyager. En tant qu'évêque, j'ai réussi à rester en communion et en union en tout temps avec tous mes frères et toutes mes sœurs, grâce aux moyens de communication qui existent. Je suis en contact avec eux presque tous les jours : nous nous parlons, échangeons nos expériences et nous consultons mutuellement. Par rapport à la paroisse, je constate – en tant qu'évêque, mais aussi en tant que curé – qu'elle est beaucoup trop grande pour une

seule personne. Il n'y a pas seulement la ville, mais les alentours. En comptant tous ces villages, on arrive à environ 100 ! Tout seul, ce n'est juste pas possible.